

Documents complémentaires

N° 1

Il aura fallu attendre le XX^e siècle finissant pour voir l'Église reconnaître le titre de martyr à un témoignage moins de foi que de charité suprême : Maximilien Kolbe, martyr de la charité... Pourtant, c'est écrit, et nous venons de l'entendre à nouveau : « *Ayant aimé les siens, il les aima, tous, jusqu'à la fin, jusqu'à l'extrême...* », l'extrême de lui-même, l'extrême de l'autre, l'extrême de l'homme, de tout homme, même de cet homme-là qui, tout à l'heure, va sortir dans la nuit après avoir reçu la bouchée de pain, les pieds encore tout frais d'avoir été lavés. Quelques versets après notre récit, Jean rappelle le psaume 40 : « *L'ami sur qui je comptais, et qui partageait mon pain, a levé le talon contre moi !* », ce talon qui vient tout juste d'être lavé, le voici donc qui se lève. L'amour a baigné les pieds des futurs missionnaires, et aussi, d'un même cœur, ces pieds qui maintenant vont faire le chemin à rebours, celui de la trahison, de la complicité dans le meurtre... »

*Christian de Chergé, moine de Tibhirine,
Homélie 31 mars 1994 Jeudi saint*

N° 2

Dieu se retourne contre lui-même

L'eros de Dieu pour l'homme, comme nous l'avons dit, est, en même temps, totalement *agapè*. Non seulement parce qu'il est donné absolument gratuitement, sans aucun mérite préalable, mais encore parce qu'il est un amour qui pardonne. C'est surtout le prophète Osée qui nous montre la dimension de l'*agapè* dans l'amour de Dieu pour l'homme, qui dépasse de beaucoup l'aspect de la gratuité. Israël a commis « l'adultère », il a rompu l'Alliance ; Dieu devrait le juger et le répudier. C'est précisément là que se révèle cependant que Dieu est Dieu et non pas homme : « *Comment t'abandonnerais-je, Éphraïm, te livrerais-je, Israël ?... Mon cœur se retourne contre moi, et le regret me consume. Je n'agirai pas selon l'ardeur de ma colère, je ne détruirai plus Israël, car je suis Dieu, et non pas homme : au milieu de vous je suis le Dieu saint* » (Os 11, 8-9). L'amour passionné de Dieu pour son peuple – pour l'homme – est en même temps un amour qui pardonne. Il est si grand qu'il retourne Dieu contre lui-même, son amour contre sa justice. Le chrétien voit déjà poindre là, de manière voilée, le mystère de la Croix : Dieu aime tellement l'homme que, en se faisant homme lui-même, il le suit jusqu'à la mort et il réconcilie de cette manière justice et amour.

Dieu est amour (Deus caritas est)10

N° 3

Jusqu'au bout

Il va mourir. Et il le sait. Je n'oublierai jamais le jour où le diagnostic lui a été annoncé.

Il m'a demandé de l'accompagner à l'hôpital... Juste avant, il m'a fixé. Ses yeux profonds me vrillaient. Longtemps, longtemps. Son regard indiciblement émouvant me toucha jusqu'au fond de l'âme.

Et puis il est entré pour la consultation. En sortant, il avait les yeux fixés à terre. J'avais compris.

C'est bien après qu'il m'a dit, au cours du repas qui a suivi : *« C'est foutu ! Je ne me soignerai pas. J'irai jusqu'au bout comme ça. »*

J'ai tenté de l'aider à revenir sur sa décision. En vain. Alors, je me suis tu. Il ne me restait plus qu'à demeurer auprès de lui. Le plus souvent possible. Le plus silencieux possible.

Combat plus que difficile. Mais il est ma priorité. Aller en retraite, alors qu'il m'appelle ? J'aurais bonne mine de lui dire que je prie pour lui, pendant qu'il m'attend. Mes retraites se feront à ses côtés. La charité passe avant la prière. Il est croyant. Me voir prier, même si Dieu n'a pas le même nom que le sien, ne lui est pas indifférent. Bien au contraire.

Je comprends de plus en plus, à ses côtés, la communion de la présence. Cette présence invisible du Christ souffrant, je la devine en lui presque physiquement.

Les signes cliniques de la maladie qui le dévore apparaissent peu à peu. Je ressens le couronnement d'épines, les coups, la Croix portée, les moments d'intense épuisement, les courtes rémissions entre les stations du calvaire que, stoïquement, il gravit.

Pendant une longue période où j'étais chez lui, il se réveillait souvent la nuit. Il venait alors s'asseoir au bord de mon lit. On parlait de Dieu, de l'au-delà, interminablement.

Le plus dur, c'est quand il m'a demandé de prier pour que la fin arrive vite. Je n'ai pas osé. Je pleurais le soir dans mon lit, d'impuissance et de désarroi. Et le lendemain, rasséréné, j'ai accepté. En effet, il a soudain prononcé la phrase du « Notre Père » qu'il m'avait entendu dire tant de fois aux messes où il me suivait : *« Que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »*

Je l'ai redite avec lui, lentement.

C'est un grand mystère que d'accompagner celui ou celle qui part vers la Lumière, en plein brouillard, en pleine jeunesse. C'est un écartèlement. C'est une route inconnue aussi. Parce que c'est être là, toute affaire cessante. C'est bousiller son emploi du temps. Même si son entourage ne comprend pas toujours.

C'est aussi la grâce déchirante d'avoir les pieds bien sur terre, alors qu'il faut se mettre dans les pas vacillants de celui qui, doucement, s'en va. Et s'appuie désespérément sur vos épaules qui ne doivent pas s'affaisser. Marie est alors une accompagnatrice hors pair.

Guy Gilbert
Ma religion, c'est l'amour

N° 4

Retour à l'essentiel

Comment ne pas rappeler ici [le] récit de la découverte bouleversante que [Thérèse de l'Enfant-Jésus] fit de sa vocation particulière dans l'Eglise? « La charité – écrit-elle – me donna la clef de ma vocation. Je compris que si l'Eglise avait un corps, composé de différents membres, le plus noble de tous ne lui manquait pas, je compris que l'Eglise avait un cœur, et que ce cœur était brûlant d'amour. Je compris que l'Amour seul faisait agir les membres de l'Eglise, que si l'Amour venait à s'éteindre, les apôtres n'annonceraient plus l'Evangile, les martyrs refuseraient de verser leur sang. Je compris que l'Amour renfermait toutes les vocations. Alors dans l'excès de ma joie délirante, je me suis écriée : « Ô Jésus mon Amour, ma vocation enfin je l'ai trouvée, ma vocation, c'est l'Amour ! » (Ms B, 3 v). C'est là une page admirable qui suffit à elle seule à montrer que l'on peut appliquer à sainte Thérèse le passage de l'Evangile : Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits (Mt 11, 25).

Thérèse de Lisieux n'a pas seulement saisi et décrit la vérité profonde de l'Amour comme le centre et le cœur de l'Eglise, mais elle l'a vécu intensément dans sa brève existence. A une culture rationaliste et trop souvent envahie par un matérialisme pratique, elle oppose avec une désarmante simplicité la « petite voie » qui, en revenant à l'essentiel, conduit au secret de toute existence : l'Amour divin qui enveloppe et pénètre toute l'aventure humaine.

Bienheureux Jean-Paul II

N° 5

Prière à Jésus-Christ notre modèle

Seigneur,

en méditant sur « notre manière d'agir », j'ai découvert que l'idéal de notre manière d'agir était ta manière d'agir. Aussi vers toi je tourne mon regard, le regard de la foi, et je contemple ton lumineux visage tel qu'il apparaît dans l'Evangile. Je suis comme l'un de ceux auxquels saint Pierre écrivait :

« Vous l'aimez sans l'avoir jamais vu ; vous croyez en lui, bien que maintenant encore vous ne le voyiez pas ; et vous tressaillez d'une joie ineffable et pleine de sa gloire. » (1 P 1,8)

Seigneur, tu nous as dit toi-même : « Je vous ai donné l'exemple pour que vous m'imitiez. » (Jn 13,15)

Je veux t'imiter jusqu'au point de pouvoir dire aux autres : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même du Christ. » (1 Co 2,1)

Bien que je ne puisse le dire aussi concrètement que saint Jean, je voudrais pouvoir annoncer, au moins avec la force et la sagesse que tu me donnes, « ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu de mes yeux et ce que mes mains ont touché du Verbe de Vie ; car la Vie a été manifestée et nous l'avons vue et nous lui rendons témoignage ». (1 Jn 1, 3)

Donne-moi surtout le sens du Christ (1 Co 2, 16) que possédait Paul : que je puisse ressentir tes sentiments, les sentiments de ton cœur par lesquels tu aimes le Père et les hommes. Jamais personne n'a montré de plus grand amour : tu as donné ta vie pour tes amis jusqu'à l'anéantissement total par ta mort sur une croix. Je veux t'imiter en cette suprême offrande de toi-même, et aussi dans ta vie de chaque jour, en agissant, dans la mesure du possible, comme tu le faisais.

Enseigne-moi ta manière de te comporter avec tes disciples, avec les pécheurs, avec les enfants, avec les Pharisiens, ou avec Pilate et Hérode. Et encore avec

Jean-Baptiste avant sa naissance et plus tard au bord du Jourdain. Enseigne-moi comment tu agissais avec tes disciples surtout les plus intimes : avec Pierre, avec Jean, et aussi avec le traître Judas. Communique-moi la délicatesse avec laquelle tu leur as préparé à manger au bord du lac du Tibériade, ou leur as lavé les pieds.

Que j'apprenne de toi, comme l'a fait saint Ignace, ta manière de manger et de boire, comment tu prenais part aux repas de fête, quel était ton comportement quand tu avais faim et soif, quand tu ressentais la fatigue après les voyages, quand tu avais besoin de repos et de sommeil.

Enseigne-moi à souffrir avec ceux qui souffrent : avec les pauvres, les lépreux, les aveugles, les paralytiques. Montre-moi comment tu témoignais de tes émotions très profondes quand tu en vins à verser des larmes ou quand tu as ressenti cette angoisse mortelle qui te fit suer du sang et qui nécessita la consolation d'un ange. Et surtout je veux apprendre la manière dont tu as témoigné cette extrême douleur sur la croix, lorsque tu t'es senti abandonné par le Père.

Telle est ton image que je contemple dans l'Évangile : une personne noble, sublime, aimable, exemplaire ; une personne qui témoigne d'une parfaite harmonie entre sa vie et son enseignement ; une personne qui fait dire à tes ennemis : « Tu es sincère, tu enseignes la voie de Dieu en toute vérité, tu ne fait pas acception de personnes » (Mt 22, 16), une personne à la conduite virile, dure pour elle-même, mais pleine de bonté pour les autres, d'amour et de désir de les servir.

Pedro Arrupe, s.j. (1907-1983)

« Écrits pour évangéliser », collection Christus n° 59,

Desclée de Brouwer, 1985, p 433-436

N° 6

Sous-préfet pour les autres

Premier sous-préfet en fauteuil roulant, Jean-Christophe Parisot, 44 ans, raconte son parcours dans un livre passionnant. Tout en observant le devoir de réserve imposé par sa fonction, notamment sur sa mission de diacre, il revient sur de grandes questions : dépendance, euthanasie, exclusion.

- *Cela fait bientôt quatre ans que vous êtes sous-préfet et plus de six ans que la loi sur les droits des personnes handicapées a été votée. Pourquoi publier maintenant ce livre qui retrace votre parcours ?*

- Je voulais l'écrire depuis longtemps pour faire avancer la réflexion sur les personnes handicapées. Mais en 2008, j'ai été nommé sous-préfet et envoyé en tant que secrétaire général de la préfecture de Cahors, dans le Lot. Je travaillais soixante heures par semaine et cela ne m'a pas laissé le temps de réaliser ce projet. Il y a un an, je suis arrivé à Montpellier comme sous-préfet chargé de la cohésion sociale et de l'égalité des chances. J'ai pu terminer ce livre-témoignage.

- *Comment écrivez-vous, vous qui êtes atteint d'une maladie évolutive, la myopathie, qui ne vous permet de bouger que trois doigts et le visage ?*

- Grâce à un ordinateur équipé d'un logiciel informatique de reconnaissance vocale. Le fait d'être privé de l'usage de mes mains et de mes jambes m'a obligé à développer ma mémoire. En réunion avec le préfet, j'arrive sans notes, mais je connais mes vingt-cinq dossiers par cœur. Cette mémoire me permet aussi d'« écrire » dans ma tête quand je ne peux pas bouger. Par exemple, pendant mes trois heures de soins quotidiens ou lors des réunions.

J'ai énormément d'idées pour la France et j'ai besoin de les coucher sur le papier. J'ai ainsi publié des essais sociaux mais aussi des romans historiques sur Chopin ou Bonaparte.

- *Vous avez confié la préface de votre dernier livre au ministre du Travail, de l'Emploi et de la Santé, Xavier Bertrand. Avez-vous le sentiment que le gouvernement fait le maximum pour faire appliquer la loi sur le handicap de 2005 ?*

- Rappelons d'abord que cette loi est un chantier colossal. On ne peut pas « adapter » l'ensemble de la société française en six ans. Le plus difficile, ce n'est pas tant l'application de la loi que le changement des mentalités. L'été dernier, j'ai voulu embarquer sur un petit ferry, à Marseille, avec mon fauteuil roulant électrique. Cela m'a été refusé pour des raisons de sécurité. En France, on se barricade derrière des normes qui détruisent l'essentiel : la place de l'homme et du cœur. On construit une société de l'amour de l'ordre, au lieu d'une société de l'ordre de l'amour.

- *La loi de 2005 a-t-elle néanmoins déjà changé des choses ?*

- En ce qui concerne l'accessibilité des bâtiments publics, oui. En tant que sous-préfet à Cahors, de 2008 à 2010, j'ai apprécié le sérieux avec lequel les élus y travaillent.

- *Et la scolarisation des enfants avec un handicap ? A chaque rentrée, les parents ont des difficultés à obtenir des auxiliaires de vie scolaire (AVS)...*

- Ce n'est pas un problème de quantité, mais de qualité. Je suis partisan d'une école de formation des AVS. Qu'on en fasse un vrai métier, avec des débouchés.

- *Parlons de l'intégration dans le monde du travail. Est-elle plus facile aujourd'hui qu'il y a six ans ?*

- Difficile à dire. Beaucoup trop d'entreprises et de services publics n'ont pas pris la mesure de l'enjeu collectif. Il ne s'agit pas de donner des postes « pots de fleur » pour éviter de payer l'amende prévue par la loi, mais de reconnaître tous les talents. Cela passe notamment par un meilleur accès des personnes handicapées aux formations de haut niveau.

- *En 2008, en vous nommant sous-préfet, le ministre de l'Intérieur vous demandait de changer le regard du corps préfectoral. Mission accomplie ?*

- Oui. Je ne peux pas tenir un micro. Régulièrement, un préfet le fait pour moi. Eux qui ont l'habitude d'être servis, se mettent volontiers à mon service. J'aime cette capacité des gens à changer. Autre anecdote, ma première cérémonie au monument aux morts, à Cahors. Ce jour-là, j'ai passé en revue les pompiers, gendarmes et policiers. Des hommes debout et face à eux, un homme tétraplégique représentant la force publique... Vous imaginez le choc symbolique !

- *Vous affirmez que les personnes handicapées ont beaucoup à apporter à la société. Qu'entendez-vous par là ?*

- Elles ont développé, peut-être plus que d'autres, certaines valeurs existentielles comme la conscience de la richesse de la différence ou l'importance de la relation gratuite. Elles ont compris ce qui est important : l'« être » plus que le « faire ». on aurait beaucoup à apprendre d'elles. Notamment des personnes avec un handicap mental qui n'ont pas ces barrières qui nous enferment dans des relations pauvres.

- *Vous insistez aussi sur les devoirs des personnes handicapées.*

- Si elles veulent être reconnues comme des citoyens à part entière, elles doivent participer à la vie de la cité pour enrichir la société de leur vécu. Elles

l'aideraient à relever le plus grand défi : reconnaître l'altérité. La méfiance de l'autre est source de toutes les intolérances.

• *Notre société s'intéresse de plus en plus à la dépendance. Vous qui êtes sous assistance respiratoire 24 heures sur 24 et dépendez de quatre assistants de vie, comment réagissez-vous ?*

- Je suis agacé qu'on fasse semblant de « redécouvrir » la dépendance. C'est simplement un cycle de la vie. Quand on est petit ou âgé, on est dépendant. Ce n'est ni une honte, ni une humiliation, ni un scandale, mais une étape du développement physique et spirituel de la personne. On est tous dépendants les uns des autres.

• *Vous êtes un farouche adversaire de l'euthanasie. Pourquoi ?*

- Je pense que, sur ce sujet, il ne faut pas légiférer. La diversité des situations des fins de vie est telle que ce serait une erreur d'une ampleur incalculable de commencer à classer les patients et à automatiser des gestes de suppression de la vie. Cela ne veut pas dire que des cas de souffrance absolue n'existent pas ! Mais si l'on élimine des personnes âgées incurables ou des grands malades, l'étape suivante risque d'être l'arrêt des soins, puis l'euthanasie pour des enfants handicapés ou pour des cancéreux.

• *La recherche sur les cellules souches issues d'embryons humains est encadrée pour des raisons éthiques. Ces recherches prétendent faire progresser la médecine, notamment sur votre maladie, la myopathie. Etes-vous pour ou contre ces recherches ?*

- Je suis pour. Avant d'être nommé sous-préfet, j'avais lancé l'opération « Cathos pour le Téléthon ». J'ai reçu le soutien de Mgr Michel Dubost, évêque d'Evry (Essonne), qui avait un frère myopathe. Il pense comme moi qu'en matière d'éthique, il ne faut pas se contenter de solutions toutes faites. Ce que je dis doit être nuancé : si j'ai un profond respect du drame des familles, j'ai aussi un profond respect de la vie.

• *Vous êtes cloué dans un fauteuil depuis plus de trente ans, et pourtant, vous dévorez la vie. D'où vient votre énergie ?*

- Du sentiment profond que la vie est éphémère. Il ne faut pas attendre pour vivre ce qu'on a à vivre. Cela, je le tiens aussi de l'histoire de mon grand-père résistant. Il est mort en camp de concentration, à 33 ans, mais il a réussi sa vie. Ce n'est pas la quantité de vie qui compte, mais la qualité de ce que vous vivez.

• *Vous êtes marié et avez quatre enfants âgés de 11 à 20 ans. Votre couple ressemble-t-il aux autres ?*

- Quand vous êtes amoureux et que vous avez des enfants, vous vivez comme n'importe quel couple, dans le flot de la vie. Nous ne sommes pas des extraterrestres. Nous vivons à un rythme différent peut-être, mais avec les mêmes soucis que n'importe quelle famille.

• *La question est dans l'air du temps : qu'est-ce qui vous indigne ?*

- Trois choses. Primo, qu'on se satisfasse du silence des personnes recluses chez elles. Qu'elles soient âgées, handicapées, sans accès à la culture, sans emploi ou sans espoir. Secundo, l'absence d'émerveillement sur la diversité culturelle des peuples dans une même humanité. Enfin, le dédain de la société vis-à-vis des personnes handicapées mentales.

• *Votre plus grande fierté ?*

- La chance de servir un pays que j'aime et qui m'a donné la possibilité de tomber amoureux du drapeau tricolore.

• *Enfant, vous sentiez que de nombreuses personnes ne supportaient pas votre bonheur, et aujourd'hui ?*

- Les regards de curiosité de la foule sont toujours présents. Mais je n'en ai plus peur.

Jean-Christophe Parisot, *Sous-préfet pour les autres*,
Pèlerin, n° 6721, 22 septembre 2011

N° 7

La fragilité en partage

« Nous vivons un peu comme en famille, ici... ». Elisabeth, 60 ans, se déplace en fauteuil électrique. Elle a connu d'autres modes de vie en foyer et ne regrette pas son installation dans cette maison blanche à carreaux, sur une avenue de Vanves, en proche banlieue de Paris. La communauté Simon de Cyrène y occupe le rez-de-chaussée d'une bâtisse de cinq étages. Dix personnes vivent ensemble un quotidien dans lequel la fragilité ne peut être niée. La fragilité du handicap (cinq d'entre elles souffrent de lésions cérébrales à la suite d'une maladie ou d'un accident), la fragilité plus cachée de tout être en voie de maturation, c'est-à-dire chacun de nous. Chacun des « résidents » - les personnes souffrant d'un handicap - ou des « assistants » dispose d'un studio. Sitôt le déjeuner terminé, Fabien, 38 ans, silhouette longiligne et voix douce, regagne son studio à pas lents pour continuer l'un de ses puzzles. « J'en ai une vingtaine, raconte-t-il. Ça me permet de joindre l'utile à l'agréable : c'est un bon exercice pour la concentration, pour le mouvement des doigts et aussi pour la rééducation des yeux ». Son handicap ? « Une encéphalopathie » lâche-t-il, dans un regard noir et perçant. On n'en saura pas davantage, Fabien préfère évoquer ses passions comme la musique : reggae, chanson française ou jazz.

Elisabeth, pour sa part, ne peindra pas aujourd'hui mais elle dévoile volontiers l'une de ses dernières œuvres, un beau bouquet de pivoines. L'après-midi reste libre le plus souvent, sauf lorsque résidents et assistants décident ensemble de sorties au bowling, au cinéma ou au parc...

Mais que viennent donc chercher ici ceux qui tentent l'aventure de « Simon de Cyrène » ? « D'abord un engagement dans la rencontre, répond Maxime, 34 ans, le directeur de la communauté. Etre engagé dans la relation, c'est ne pas rester à distance, c'est savoir créer un lien, oser la réciprocité pour se parler et se connaître. Les résidents en font vite l'expérience ! Plusieurs assistants ont commencé en étant volontaires du service civique avant d'être salariés. Ils peuvent recevoir une formation. Mais ils doivent surtout accepter de partager leur vie avec d'autres personnes, au sein d'une communauté. » C'est de ce partage de vie que l'association tire son cousinage avec les communautés de l'Arche de Jean Vanier où vivent des personnes atteintes de handicap mental ou de déficiences intellectuelles. La plupart des assistants connaissent d'ailleurs cette association pour y avoir vécu quelques mois ou une année, et les responsables de « Simon de Cyrène » rencontrent régulièrement leurs homologues de l'Arche.

A « Simon de Cyrène », chaque assistant devient référent d'une personne handicapée, c'est-à-dire qu'il veille en particulier sur son budget, les questions administratives ou la coordination des soins. Emmanuelle, en charge du service hébergement, énumère les qualités requises pour vivre dans la communauté : écoute, observation, adaptation, délicatesse... Elle en est certaine, c'est bien la Providence qui l'a conduite ici : « Si je m'étais laissée guider par ma seule raison, je ne serais probablement pas là aujourd'hui. A Simon de Cyrène, je me rends compte à quel point la rencontre des autres, des plus fragiles notamment, est essentielle dans la vie chrétienne. Travailler ici contribue à unifier mon être, je peux mettre en cohérence mes compétences professionnelles et ma vie intérieure ».

Si l'ensemble des assistants sont aujourd'hui croyants, « *la foi chrétienne n'est pas un critère de recrutement* » assure Maxime, le directeur. Il concède toutefois que les valeurs évangéliques auxquelles puise l'association constituent une bonne partie de ses motivations : « *C'est vraiment révolutionnaire de vivre ensemble en un lieu où l'on témoigne que l'on peut laisser s'exprimer notre fragilité, notre vulnérabilité. Je suis marqué par ces parcours de vie où des médecins, des banquiers voient du jour au lendemain leur vie basculer parce qu'ils (elles) ont été renversé(e)s par une voiture. Ces personnes se retrouvent inefficaces du point de vue de la société, non productives, elles parlent plus difficilement, ont les idées moins claires. Mon espérance est qu'en habitant ici, les résidents – pour lesquels la question du sens de leur vie s'est souvent posée après « l'accident » – trouvent ou retrouvent effectivement un sens* ».

Des temps de prière sont proposés chaque mercredi soir, avant la « *soirée communautaire* ». « *C'est un moment qui nous permet d'accompagner les résidents dans leur vie spirituelle, ce qui est plus difficile en institution*, souligne Manuella, responsable de l'appartement. Nous tenons à ce que chacun trouve sa place. Par exemple, Fabien qui est musulman, nous lit parfois des sourates du Coran ou nous fait écouter de la musique soufie ». De son côté, Pauline, une assistante, raconte : « *Je me souviens avoir été très touchée par le geste d'un résident qui, plusieurs fois, est arrivé au temps spirituel avec un bouquet de fleurs qu'il déposait sur la table. C'était sa manière à lui de s'ouvrir et de montrer l'importance qu'il accordait à ce temps* ».

Mais la vie de foi de la communauté ne se réduit pas, loin s'en faut, à ce rendez-vous hebdomadaire. La fête, par exemple, constitue une dimension essentielle de la vie spirituelle de Simon de Cyrène. « *Anniversaires, fêtes religieuses... toutes les occasions sont bonnes pour célébrer, se réjouir, chanter...* » souligne Emmanuelle. « *En vivant ensemble, nous faisons signe pour la société*, explique Maxime. *Ce n'est pas tant la qualité des prières qui importe que celle du lien que nous tissons, des moments de fraternité, d'amitié, que nous vivons. C'est ce que j'appelle la «spiritualité du karaoké !» Notre vocation n'est pas de nous replier dans notre bulle – ce qui est un risque pour toute communauté – mais d'être heureux* ».

Les repas deviennent aussi l'occasion de fêtes. Il y a quelques semaines, certains ont lancé l'idée d'un « *dîner vraiment parfait* » inspiré de l'émission télévisée éponyme. Chaque mercredi soir, à tour de rôle, un résident et son référent préparent un dîner sur un thème - « *Black and White* », « *la Provence* »... - avec un effort accentué sur la décoration, éventuellement une petite animation et la possibilité de se déguiser...

Pour autant, la vie commune ne va pas sans petites incompréhensions ou agacements. « *On a chacun notre caractère*, reconnaît Elisabeth. *J'ai quand même quarante années de plus que Pauline, ma référente. Ça fait une petite différence !* » Emmanuelle admet que tout n'est pas encore réglé comme sur du papier à musique au sein de la communauté. « *Nous cherchons encore les moments et la manière dont nous pouvons parler des difficultés de la vie commune, des désirs de chacun* ». Surmonter les désaccords, mais surtout se laisser déplacer, transformer les uns par les autres.

« *Je ne suis pas venue ici pour porter la croix des personnes handicapées, cela ne m'intéresse pas*, poursuit Emmanuelle. *Je crois profondément que nous nous aidons mutuellement à porter nos croix. Personnellement, j'ai appris à être moins dans le côté «fonctionnel», à ne pas chercher à ce que tout se passe comme prévu. Nous sommes obligés d'être dans une relation vraie, sans masques. Notre fragilité ne nous met pas sur un siège éjectable mais devient au contraire le lieu où nous pouvons grandir ensemble, que nous soyons handicapés ou non* ».

En cet automne 2011, l'association Simon de Cyrène ouvre trois nouveaux appartements de vie partagée dans l'ancien prieuré des sœurs bénédictines, tout proche, ainsi qu'une dizaine de studios. Trente-trois personnes handicapées seront au total accueillies à Vanves par l'association qui se développe aussi en régions. Fabien a eu l'occasion de visiter son futur lieu de vie et se réjouit du déménagement. « *C'est plus clair et encore plus spacieux. Vous savez, la vie est belle !* » confie-t-il.

Romain Mazenod, Association Simon de Cyrène
La fragilité en partage, Panorama, octobre 2011

N° 8

Il leur lava les pieds

Saint Jean, au chapitre 13 de son évangile, parle d'un repas comme tant d'autres que Jésus a pris, entouré de ses disciples ; mais celui-ci est peut-être le dernier.

Ici le récit se ralentit et, à la façon d'un film, fait des gros plans, s'attarde sur chaque action. Jésus sort de table ; on imagine le silence qui s'établit, les yeux des disciples qui suivent les gestes, gestes qui sont là pour faire signe. Regardons la scène plus en détail. Jésus est à table. On ne sait pas depuis quand mais tout à coup, Il se lève, Il dépose son vêtement, se ceint d'un linge et remplit un récipient d'eau. Puis Il lave les pieds de ses disciples et les essuie. C'est là le geste de l'esclave avant le repas, à cause de la chaleur, de la fatigue, de la poussière du chemin... L'usage exige que ce soit « le plus petit » qui honore ainsi « le plus grand » : le disciple pour le maître, la femme pour son mari.

Mais ici, rien n'est comme d'habitude : le moment choisi par Jésus ne précède pas le repas et ce n'est pas un serviteur ni même un disciple qui lave les pieds. C'est Lui, Jésus, qui se déclare en même temps le Seigneur et le Maître. Fort heureusement, voici Pierre, porte-parole de notre étonnement ! « Non, jamais de la vie ! » Son attachement à Jésus l'empêche, selon les synoptiques, d'accepter ce qui lui paraît impensable, humainement impossible.

En Mc 8, 32 par exemple, il a osé réprimander Jésus, refusant la perspective de la Passion. La réponse de Jésus fut sévère : « *Retire-toi, derrière moi, Satan* ». Devant son refus d'être lavé, Jésus doit, une fois de plus, amener Pierre sur le chemin de la foi. D'ailleurs, mieux vaut pour lui ne pas comprendre tout de suite ! En effet, c'est l'Esprit saint, après la résurrection de Jésus, « plus tard » (13, 7), qui lui fera comprendre : suivre son maître dans sa mission de salut pour les hommes devra l'amener jusqu'au bout, jusqu'à la mort. Le vêtement que Jésus dépose est, en effet, symbolique de sa vie ; le service du lavement des pieds est ce passage obligé, librement consenti, du « jusqu'au bout » de l'amour (13, 1) et non un rite de purification qu'il inaugurerait. La parole reçue, signifiée par le bain (13, 10), a déjà rendu les disciples purs.

Laissant à plus tard la lecture de ce message en acte, Jésus reprend la parole. Nous le comprenons plus aisément quand il interprète son geste comme un exemple à suivre : servir, il l'a fait au cours de ce repas, comme pendant toute sa vie. Sa vie, en effet, fut service. Servir l'autre, voici une autre manière de le sauver, de lui apporter ce dont il manque, de le soulager dans ses souffrances, de le sortir de ses impasses : la haine ou la jalousie, les enfermements mortifères comme les rites ou les lois écrasantes. Verser l'eau sur les pieds de ses amis, c'est pour Jésus signifier toute son action salutaire : il rend propre, il rend sain, il soulage, il remet debout. Servir l'autre, c'est le

guérir, le pardonner, mais aussi dénoncer la haine, les lois injustes ; c'est encore lutter contre le racisme, la torture, la corruption...

Jésus accepte donc d'être serviteur, mais cela n'enlève rien à son identité, au contraire. Seigneur et Maître, il l'est et il le sait (Jn 13, 13). Le texte johannique n'insiste pas sur son abaissement comme une recherche d'humilité voulue pour elle-même : servir, aimer jusqu'à poser les actes les plus humiliants ou les plus « crucifiants », possède une grandeur qui est de l'ordre de la beauté ; cette beauté a le parfum de Marie à Béthanie (Jn 12, 3) ; son geste fut aussi une anticipation et un signe d'amour et de don dans la liberté. Jésus, en effet, a accepté ce riche parfum versé sur ses pieds comme celui de son ensevelissement futur.

Revenons au lavement des pieds et arrêtons-nous maintenant aux mains de Jésus. Les mains sont si importantes dans les relations humaines. Certes la main peut frapper, ordonner, désigner... Retenons celle qui serre la main amie, qui fait signe, qui est douce et peut apaiser, caresser. Merveilleuses mains médiatrices du don, sœurs du regard et du sourire, expressions de l'âme ! Les mains de Jésus ont tout reçu du Père (Jn 13, 1) ; elles plongent dans l'eau pour honorer l'autre et le purifier ; elles ont guéri des aveugles, touché des lépreux, partagé le pain. Ces mêmes mains sont étendues sur la croix pour embrasser l'humanité tout entière dans le salut. Enfin... ces mains, marquées par les clous, Thomas voudra les toucher dans leur gloire !

Si, comme Pierre, nous voulons le rejoindre, il nous faut aussi mettre les mains à la pâte... de la vie et du don ! Paradoxalement, le quatrième évangile, connu pour être plus spirituel, nous pousse à ne pas seulement joindre les mains dans un geste d'adoration. Certes, les mains se font prière, cela est indispensable pour que l'amour en sa source féconde nos actions (cf. Benoît XVI, *Deus Caritas est*, 36 et 37). Mais le Christ nous demande d'incarner cet amour dans les gestes du service. L'un et l'autre gestes sont en même temps chemins eucharistiques et chemin d'humilité à la gloire du Père avec le Christ et grâce à l'Esprit. Chemin eucharistique car chemin d'offrande et de don ; chemin d'humilité car nous ne sommes qu'instruments entre les mains de Dieu. Jésus nous l'a dit : « *Si quelqu'un veut me servir, qu'il se mette à ma suite, et là où Je suis, là aussi sera mon serviteur* » (Jn 12, 26).

*Geneviève Marchand, Il leur lava les pieds
Christ source de vie, n° 436 – juin-juillet 2006*

N°9

L'économie solidaire comme nouvelle manière de vivre ensemble

Il ne s'agit pas d'ajouter la solidarité et la justice comme des contraintes complémentaires à l'économie mais plutôt de revisiter la logique économique : quel type de justice les relations économiques permettent-elles de vivre ? La solidarité par exemple, peut être approchée par « le moins » ou par « le plus ». Quand elle cherche à combler un manque, elle voit surtout « le moins ». Quand elle cherche, chez celui qui est dans le besoin, la potentialité à développer pour construire quelque chose ensemble, elle voit plutôt « le plus ». La première résonne avec une économie pensée surtout en termes d'accès aux biens, et la deuxième avec une économie qui pense plutôt la participation à la Création. Dans un cas, elle redistribue, dans l'autre elle devient projet commun.

*Interview avec Elena Lasida, économiste
« Je suis une croyante aux frontières », Panorama, juin 2009*

N° 10

Enzo Bianchi, dans son livre *J'étais étranger et vous m'avez accueilli*, s'interroge quant à lui sur le devoir d'hospitalité en ces termes : « Pourquoi offrir l'hospitalité ? Parce qu'on est homme, pour devenir hommes, pour humaniser sa propre humanité * ». Il invite le lecteur à prendre conscience du fait que chacun de nous, en tant que personne venue au monde, est hôte de l'humain, faute de quoi l'hospitalité courra le risque de se réduire à des devoirs à accomplir. Or la vocation profonde de l'homme, l'accomplissement de son humanité se réalise à travers l'accueil de l'humanité de l'autre. Il nous invite à nous considérer hôtes de l'humain qui est en nous. « Le pauvre, le sans-abri, le vagabond, l'étranger, le mendiant, celui dont l'humanité est humiliée par le poids des privations, des refus et de l'abandon, du désintéret et de l'extranéité, peut être accueilli lorsque je commence à ressentir son humiliation et sa honte comme les miennes, lorsque je comprends que la mortification de son humanité est la mienne propre ». L'hospitalité humanise en premier celui qui l'exerce : « celui qui n'a pas vécu la pitié pour l'humanité blessée et avilie dans l'autre n'a pas encore commencé à être véritablement homme » (Pierangelo Sequeri).

Nathalie Gadéa, Extrait de *Vous avez dit hospitalité ?*, article publié sur <http://www.garriguesetsentiers.org/article-vous-avez-dit-hospitalite-50100023.html>

(* Enzo Bianchi, *J'étais étranger et vous m'avez accueilli*, Lessius, Cerf, p. 84)

N° 11

L'hospitalité

S'il fallait donner une figure sociale à l'écoute, la meilleure serait sans doute du côté de cette pratique antique, perdue, voire impossible en notre monde : l'hospitalité.

Ecouter, c'est se faire l'hôte de celui qui vient. L'hôte ne demande rien à celui qu'il reçoit, il n'a pas souci de l'enseigner, de le conduire, de lui faire avouer la vérité. Il parle ou se tait selon ce qui lui paraît le gré de l'autre. L'hospitalité est discrète. Elle se borne à donner au voyageur de quoi subsister en la halte nécessaire. L'écoute est hospitalité intérieure.

Maurice Bellet, *L'aventure intérieure*,
Panorama, novembre 1997

N° 12

Le premier service du prochain : l'écoute

Le premier service dont nous sommes redevables aux autres, c'est de les écouter. De même que le commencement de notre amour pour Dieu consiste à écouter sa Parole, de même le commencement de l'amour du prochain consiste à apprendre à l'écouter. Celui qui estime son temps trop précieux pour pouvoir le perdre à écouter les autres n'aura en fait jamais de temps pour Dieu et le prochain, il n'aura plus de temps que pour lui-même, pour ses idées et ses discours personnels.

Dietrich Bonhoeffer, Extrait de *La vie communautaire*,
Coll. Foi Vivante, Labor et Fides, 1968

N° 13

Love

Ce poème de George Herbert est devenu célèbre grâce à la troisième strophe que Simone Weil cite dans une de ses lettres à Jean Bousquet. Ce poème d'Herbert, elle l'a découvert grâce à un jeune anglais lors d'un séjour à Solesmes et elle le récitait chaque jour. C'est au cours d'une de ces récitations que se produit l'événement, disons-le avec ses mots à elle « *C'est au cours d'une de ces récitations que le Christ lui-même est descendu et m'a prise* »...

Love (III)

Amour me dit d'entrer, mon âme a reculé
Pleine de poussière et de péché.
Mais Amour aux yeux vifs, en me voyant faiblir
De plus en plus, le seuil passé
Se rapprocha de moi et doucement s'enquit
Si quelque chose me manquait.

Un hôte, répondis-je, digne d'être ici.
Or, dit Amour, ce sera toi.
Moi, le sans-cœur, le très ingrat ? Oh mon aimé,
Je ne peux pas te regarder.
Amour en souriant prit ma main et me dit :
Qui donc fit les yeux sinon moi ?

Oui, mais j'ai souillé les miens, Seigneur. Que ma honte
S'en aille où elle a mérité.
Ne sais-tu pas, dit Amour, qui a porté la faute ?
Lors, mon Aimé, je veux servir.
Assieds-toi, dit Amour, goûte ma nourriture.
Ainsi j'ai pris place et mangé.

George Herbert (1593-1633)
(trad. Jean Mambrino)

♣ Chants

N° 14

Servir

Jean-Yves Bouchaud ADF Musique

Dans Servir 20 chants pour l'appel au service des baptisés

Refrain : **Servir, servir jusqu'à l'extrême,
Servir car ils ont tant besoin,
Les hommes qu'on les aime**

1- Il aurait tant besoin, d'être entouré, servi,
Le Seigneur va mourir, il sent monter la peur,
Mais c'est encore lui, le premier qui s'oublie :
Voici Jésus, penché, pour soulager les cœurs.
Et c'est Dieu qui prie l'homme de comprendre son geste
Pour aimer jusqu'au bout, il faut s'anéantir
Ne plus penser qu'à l'autre en oubliant le reste,
Aimer sans condition ses frères et les servir.

2- Ôtant son vêtement, quittant les artifices
Ce qu'il montrait sans mots, nous ne le savions pas :
Pour mériter le ciel, combien de sacrifices ?
Nous cherchions Dieu si haut, il nous attend si bas.
L'esclave regardait ce que faisait le maître
Se tenant à genoux, il avait pris sa place
Et lui qui n'était rien, il se sentit renaître
Les pauvres et le Seigneur se tiennent face à face.

3- « Je suis venu servir, non pour être servi »
Mais quand Pierre a dit : non, Toi ne t'abaisse pas,
Il n'avait pas compris qu'un maître offre sa vie,
Qu'un peuple se relève par l'exemple du roi.
Je ne pourrai, Seigneur, entrer dans ton Royaume
Fait de portes étroites où passent les petits
Fait d'hommes transpercés, vêtus d'un cœur de pauvre,
Si je n'accepte pas que mon Dieu s'humilie

4- Plongé dans ses pensées, Jésus ne disait rien,
Si pour être disciple, il me faut l'imiter,
Non, ce n'est pas pour ça que j'ai fait le chemin.
Un roi se tient debout et Jésus est courbé.
Ô Seigneur, je voudrais que ton geste m'attire
Mais la fierté résiste et pourtant tu me pries,
Tu m'as aimé si fort, allant jusqu'au martyr
« Ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi ».

5- Et depuis deux mille ans que tu laves nos pieds
Les pieds sales et tordus de ceux qui te trahissent
Les pieds rouges et fourbus des frères fatigués
Donne -nous aujourd'hui ton Esprit de service.
Nous voici, devant toi, penchés à notre tour :
Ton Eglise, humblement, vient pour tendre les bras.
Nous venons recevoir le cadeau de l'amour
Pour le porter au monde et transmettre la joie.

N° 15

Serviteurs les uns des autres

Paroles : Mannick – Musique Jo Akepsimas ADF Musique
Dans Servir 20 chants pour l'appel au service des baptisés

**Lavez-vous les pieds, les uns aux autres,
Comme vous m'avez vu faire ici.
A tous les instants de votre vie
Soyez serviteurs les uns des autres !**

1- Avant de s'en aller, avant de les quitter
Pour passer du monde au Père
Il songeait à tous ceux qu'Il avait tant aimés.
Assis au milieu d'eux, les 12 autour de Lui,
Il s'est levé soudain, leur a lavé les pieds
Puis séché dans un linge...
Mais surtout il a dit : Lavez-vous...

2- Il dit qu'un envoyé, un serviteur de choix,
N'est pas plus grand que son maître
Qu'il n'est jamais plus grand que celui qui l'envoie.
Parmi ses compagnons qui dînaient avec lui,
Il connaissait le nom de qui l'avait trahi
Pour que tout s'accomplisse...
Mais surtout Il a dit : Lavez-vous...

Coda :

Il a renoncé aux privilèges,
Du pouvoir et de la puissance,
Son corps a connu la souffrance,
Le cri d'un appel au secours.
Il a renoncé à la violence,
Son cœur a connu la souffrance
D'un million de chagrins d'amour !

N° 16

Le chemin de la vie

Paroles Fr. Théophile Penndu Musique : Patrick Richard ADF Musique
CD *Le chemin de la vie*

**Le chemin de la vie est un chemin étroit
Mais ceux qui l'ont suivi ont découvert la joie
Ce chemin d'Évangile, prends-le et n'aie pas peur
Même un être fragile peut avoir un grand cœur**

1- Souhaiter être seul et quand même accueillir
Désirer se venger et pourtant pardonner.
Connaître des ennuis, les relativiser,
Voir ses projets mourir et vouloir rebâtir

2- Voir une main fermée, l'inviter à s'ouvrir
Voir la haine monter, rallumer l'amitié
Voir un tyran venir, lui proposer la paix,
Voir l'ennemi perdu et ne pas applaudir

3- Posséder un trésor et puis le partager
Hériter du pouvoir et se mettre à aider,
Être fort et puissant, défendre l'opprimé
Être dans les premiers, épauler les derniers.

4- Voir un pauvre isolé, lui tenir compagnie,
Voir l'innocent châtié, intercéder pour lui,
Entendre calomnier, mettre fin aux rumeurs,
Voir pleurer l'inconnu, semer la bonne humeur.

N° 17

Accueillir comme un frère

Paroles et musique Philippe Jacquis

CD « *Aller au-delà* »

**Accueillons comme un frère
L'homme que l'on va rencontrer
Habitant d'une même terre
Pour qui Dieu a tout donné.
Nous grandirons ensemble
Découvrant nos différences
Dans un peuple qui se rassemble
Un monde où tout recommence.**

1- Vois mon Dieu la misère
De tous ceux qui ont faim
Fais de nous des témoins
Qui savent partager leur pain.

2- Vois mon Dieu nos refus
Nos gestes de violence
Que nos vies soient en paix
Que l'on y devine ta présence !

3- Vois mon Dieu ces exclus
Que nos regards oublient
Rends nos yeux lumineux
Attentifs même aux plus petits !

4- Vois mon Dieu toutes ces guerres
Ces cris de justice
Que nos cœurs sachent aimer
Et de tout homme être au service

5- Vois mon Dieu chacun de nous
Avec nos coins d'ombre
Viens Seigneur libérer
Nos vies prisonnières de nos tombes.

Bibliographie

Pas d'Évangile sans les pauvres, Lettre aux communautés, n° 251, août-septembre-octobre 2009

La parole des pauvres, Cahiers de l'Atelier, n° 518, juillet-septembre 2008

L'hospitalité aux sources de la rencontre, Les Cahiers Croire, n° 272, novembre-décembre 2010

Patrick Pauliat, **La conscience comme reconnaissance d'une dignité humaine et naissance d'une relation humanisante**, Assises nationales Lourdes 13 au 15 - novembre 2008, Dignité de l'homme, chemin de vie, dans A.H., n° 202, mars 2009, p.14-16,

Jean Quris, **Etre hospitalier dans la mission de l'Église**, dans A.H., n° 211, juillet 2011 Vieillir, un projet, une chance, p.30-41

Marc Leroy (o.p.), **L'amour de Dieu pour toute l'humanité**, dans La vie spirituelle, n° 793, mars 2011, p.103-112

Le retour de la solidarité, Dossier coordonné par Martine Fournier, dans Sciences humaines, n° 223, février 2011, p. 32-51

Pierre Vigneaux, **Diacre dans l'Église**, dans Christ, source de vie, n°372, février 2000, p.7-10

Agata Zielinski, **L'éthique du care, une nouvelle façon de prendre soin**, dans Etudes, décembre 2010, p. 631-642

Anne Soupa, **Pouvoir et service**, Esprit et vie, n°237, juillet 2011, p.9-12

Étienne Grieu, **Un lien si fort. Quand l'amour de Dieu se fait diaconie**, Coll. Théologies pratiques, Novalis lumen vitae, Editions de l'Atelier, 2009

Ils changent le monde, 70 histoires vraies de ceux qui construisent l'avenir aujourd'hui, sous la direction de Marie-Hélène Cherisey, Fleurus, 2010

Jean-Christophe Parisot, **Préfet des autres**, Ed. DDB, 2011

Sites internet

www.diaconia2013.fr

www.fragilites-interdites.org

Annexe

Enseignement de Mgr de Kerimel

Pèlerinage diocésain au sanctuaire de La Salette Dimanche 25 septembre 2011

Face aux précarités, l'Évangile nous presse...

De nous mettre au service de tout homme et de tout l'homme

Le thème d'année que nous avons pris lors de la dernière année pastorale se poursuit tout au long de notre nouvelle année pastorale 2011-2012, et rejoint la démarche de l'Église de France, intitulée «Diaconia 2013». Cela vous laisse entrevoir que ce thème se prolongera encore jusqu'en 2013. Notre diocèse, et l'Église qui est en France, met l'accent sur l'une des dimensions de sa mission : le service de la charité. J'ai fortement insisté, l'année dernière, pour dire l'unité des trois dimensions de la mission de l'Église, l'annonce, la célébration, le service, qui sont une participation à la mission du Christ, Prêtre, Prophète et Roi. Dans son encyclique sociale, «*Caritas in veritate*», Benoît XVI, repartant de l'encyclique de Paul VI, «*Populorum Progressio*», dit que «*toute l'Église, dans tout son être et tout son agir, tend à promouvoir le développement intégral de l'homme quand elle annonce, célèbre et œuvre dans la charité*» (*Caritas in veritate*, 11). C'est dire que lorsque nous voulons servir tout homme et tout l'homme, nous devons tenir compte de ses besoins matériels, mais aussi de la dimension relationnelle et spirituelle de son être.

Hier soir, le diacre Dominique Paturle a témoigné de ce qui se vit au Sappel. Le Sappel est né d'une intuition du Père Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde, de créer un centre «Pauvreté et spiritualité»; le pape Jean-Paul II l'encouragea à créer des communautés de prières dans les lieux de misère. Aujourd'hui distincts d'ATD Quart Monde, les membres du Sappel se font proches des pauvres, et veulent rendre accessible aux pauvres la Parole de Dieu : «*La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres*» (cf. Luc 4, 14-21). Ils sont témoins de la résonance particulière que prend l'Évangile

dans le cœur des pauvres. Ceux-ci se sentent rejoints par Jésus, par sa Parole, dans ce qui fait leur vie, marquée par la marginalisation, la précarité sous bien des formes ; ils y découvrent leur propre dignité.

Le Secours Catholique lui aussi est attentif à la dimension spirituelle des personnes en difficulté qu'il rejoint et soutient. Ceci vaut pour beaucoup des associations et organismes chrétiens engagés dans le service de la charité, au nom de l'Église.

La personne humaine dans toutes les dimensions de son être est objet de la sollicitude de l'Église, depuis que, en s'incarnant, le Christ s'est uni à tout homme (cf. *Gaudium et Spes*, 22). Le Pape Jean-Paul II l'affirmait clairement dans sa première encyclique : «*L'homme, dans la pleine vérité de son existence, de son être personnel et en même temps de son être communautaire et social _ dans le cercle de sa famille, à l'intérieur de sociétés et de contextes très divers, dans le cadre de sa nation ou de son peuple (et peut-être plus encore de son clan ou de sa tribu), même dans le cadre de toute l'humanité, cet homme est la première route que l'Église doit parcourir en accomplissant sa mission : il est la première route et la route fondamentale de l'Église, route tracée par le Christ lui-même, route qui, de façon immuable, passe par le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption*» (*Redemptor Hominis*, 14). L'homme est la route de l'Église, si nous voulons savoir quelle est la feuille de route de l'Église, regardons la personne humaine dans toutes ses dimensions.

Comment nous mettre au service de tout homme et de tout l'homme ? Il me semble que pour cela, nous avons besoin de revenir à la question : «*Qu'est-ce que l'homme ?*» Question fondamentale qui détermine notre manière d'être en relation avec nos semblables, notre

vision de la société, notre engagement au service des plus pauvres. Vous le savez, des courants de pensée contemporains proposent des visions très réductrices de la personne humaine qui induisent des comportements irrespectueux de certaines dimensions de la personne, voire même déshumanisants. Dans un deuxième temps, nous chercherons de quelle manière servir tout homme dans la vérité de son être.

1. Qu'est-ce que l'homme ?

L'Église, à partir de la raison humaine, et à la lumière du Christ, la Parole de Dieu faite homme, a développé une anthropologie qui se caractérise par une très haute vision de l'être humain, de la personne humaine ; le terme même de personne, façonné par l'Église pour exprimer le Mystère de la Trinité, pour exprimer en même temps l'unicité et la dimension relationnelle, sociale, de l'être humain.

Nous pouvons trouver ce sens de l'homme dans beaucoup de textes du magistère, en particulier dans la Doctrine Sociale de l'Église. Si l'homme est la « route de l'Église », comme le disait Jean-Paul II, il est normal que l'Église se soit beaucoup exprimée sur l'homme. Le Concile Vatican II a voulu donner une vision intégrale de l'homme ; nous la trouvons dans « Gaudium et Spes ». Le Bienheureux Jean-Paul II, alors jeune archevêque de Cracovie, a été un des rédacteurs de ce document. Dans une de ses interventions, il insiste : « C'est seulement dans le mystère de la Parole faite chair que le mystère de l'homme devient véritablement clair... tout cela est vrai, non seulement pour les chrétiens, mais aussi pour tous les hommes de bonne volonté dans les cœurs desquels la grâce est présente et active » (cité par George Weigel in Jean-Paul II, pp. 215-216). Plus tard, devenu pape, il a contribué fortement à enrichir la pensée de l'Église sur l'homme, par ses catéchèses sur « l'amour humain dans le plan divin ».

Au paragraphe 12 de la Constitution Pastorale « Gaudium et Spes », les pères du Concile écrivaient : « Croyants et incroyants sont généralement d'accord sur ce point : tout sur terre doit être ordonné à l'homme comme à son centre et à

son sommet ». Hélas, nous voyons aujourd'hui se développer des courants de pensée qui remettent en cause cette suprématie de l'homme sur terre. Pour certains l'homme ne serait qu'un animal plus évolué que les autres ; son intelligence se serait développée plus rapidement que celle des autres animaux, en particulier de ses cousins, les singes. En outre certains disent que l'homme serait le plus grand prédateur de la planète. Vous voyez l'importance d'avoir une juste vision de la personne humaine parce que suivant la vision que vous avez de la personne humaine, vous allez penser servir l'homme et peut-être que vous allez lui faire du mal.

Ce qui, en premier, fonde la dignité de l'homme, c'est qu'il est créé à l'image de Dieu, comme nous le révèle la Bible ; « capable de connaître et aimer son Créateur, constitué seigneur de toutes les créatures terrestres, pour les dominer et pour s'en servir, en glorifiant Dieu » (GS, 12). Attention, l'homme est intendant, il doit respecter les animaux, il doit respecter la création ; cela ne contredit pas tout le développement de l'écologie et le développement plus récent d'une théologie de l'écologie. La Parole de Dieu dit clairement la supériorité de l'homme par rapport à toutes les autres créatures terrestres, il est plus qu'un animal. L'animal, même le plus intelligent, ne sera jamais comparable à l'homme ; car ce qui fait le propre de l'homme ne se réduit pas à son intelligence.

« Seule créature sur terre que Dieu a voulu pour elle-même » (GS, 24), l'être humain est une fin en lui-même, et il n'est jamais réductible à un moyen. Parler d'un bébé médicament est une vision dangereuse, le bébé doit être accueilli pour lui-même et non comme moyen de guérir son frère. L'Église ne cesse de rappeler que l'homme doit être au centre des questions économiques et financières, au cœur des projets de développement. L'économie, le travail, le développement sont pour l'homme et non pas l'homme pour l'économie, ou le travail, ou le développement. Si Dieu le veut pour lui-même, l'homme n'est pas réductible à un outil de travail. Avant d'être un étranger, un dossier de demandeur d'emploi, un dossier

médical, un sans-domicile fixe, un prisonnier, l'être humain est une personne à part entière qui mérite respect et considération. Même lorsque nous sommes engagés dans le service de nos frères, il nous faut vérifier si nous le faisons vraiment pour eux-mêmes, ou bien pour renvoyer une belle image de nous-mêmes, ou pour le mettre dans un rapport de dépendance envers nous.

L'être humain a été créé homme et femme, appelé à vivre la communion des personnes, à l'image de Dieu, Père, Fils et Esprit saint. L'homme est un être social, qui ne peut se déployer que dans la relation aux autres. Benoît XVI, dans son encyclique sociale « *Caritas in veritate* », insiste sur la dimension relationnelle de la personne humaine, jusque dans les dimensions de la mondialisation :

« La créature humaine, qui est de nature spirituelle, se réalise dans les relations interpersonnelles. Plus elle les vit de manière authentique, plus son identité personnelle mûrit également. Ce n'est pas en s'isolant que l'homme se valorise lui-même, mais en se mettant en relation avec les autres et avec Dieu. L'importance de ces relations devient alors fondamentale. Cela vaut aussi pour les peuples. Pour leur développement, une vision métaphysique de la relation entre les personnes est donc très utile. À cet égard, la raison trouve une inspiration et une orientation dans la révélation chrétienne, selon laquelle la communauté des hommes n'absorbe pas en soi la personne, anéantissant son autonomie, comme cela se produit dans les diverses formes de totalitarisme, mais elle la valorise encore davantage, car le rapport entre individu et communauté est celui d'un tout vers un autre tout. Tout comme la communauté familiale n'abolit pas en elle les personnes qui la composent et comme l'Église elle-même valorise pleinement la "créature nouvelle" (cf. Ga 6, 15 ; 2 Co 5, 17) qui, par le baptême, s'insère dans son Corps vivant, de la même manière l'unité de la famille humaine n'abolit pas en elle les personnes, les peuples et les cultures, mais elle les rend plus transparents les uns aux autres, plus unis dans leurs légitimes diversités » (§ 53).

La personne humaine n'est pas un élément anonyme de la société. Elle « *doit être le principe, le sujet et la fin de toutes les institutions* », disait le Concile (GS, 25) : la société ne peut pas absorber la personne, au détriment de

son autonomie, de sa liberté intérieure. La valeur et le développement d'une société se mesurent au respect de la personne et à sa juste intégration dans le tissu social. Ainsi la mondialisation, comme prise de conscience de l'appartenance à une seule famille humaine est une très bonne chose ; mais si la mondialisation se fait au détriment des personnes, des cultures, des peuples, alors elle devient mauvaise.

Il faut encore dire que la personne humaine ne se réduit pas à sa capacité d'entrer en relation, au point que l'on pourrait considérer que la personne gravement handicapée ou les grands malades comme ceux qui ont la maladie d'Alzheimer, ne serait plus des êtres humains, ou bien que l'enfant à naître ne serait pas un être humain, tant que ses parents n'ont pas choisi qu'il vive et décider d'établir une relation avec lui. L'être humain mérite un respect absolu, depuis sa conception jusqu'à sa mort naturelle ; s'il n'est pas capable d'entrer en relation, il est cependant déjà relié à Dieu qui l'aime depuis toute éternité, et il revient à son entourage, à la société d'établir avec lui des relations qui respectent sa dignité.

Enfin dans le rapport entre la société humaine et la personne, celle-ci ne peut se considérer comme indépendante et étrangère à ses semblables ; un groupe humain, une communauté humaine ne peuvent pas se considérer étrangers à l'humanité tout entière, indifférents à leurs frères humains dans le monde. « *Que personne ne se contente d'une éthique individualiste... Que tous prennent très à cœur de compter les solidarités sociales parmi les principaux devoirs de l'homme d'aujourd'hui, et de les respecter* » disait le Concile (GS, 30).

Dans la dimension relationnelle de la personne humaine, il est bon de se rappeler qu'elle est ouverte à Dieu. L'être humain est ouvert à Celui qui l'a créé et qui veut faire de lui son fils adoptif, par Jésus-Christ. La destinée ultime de la personne humaine n'est pas la mort, mais la vie avec Dieu, la vie en Dieu, la communion dans la vie trinitaire. C'est très important, nous qui sommes chrétiens nous voyons toute personne humaine dans sa

destinée ultime, cette personne est appelée à participer à la gloire de Dieu.

Pour un bon service de l'être humain, n'oublions pas que l'homme est *« corps et âme, mais vraiment un »*... Qu'« il est interdit à l'homme de dédaigner la vie corporelle » (GS 14) ! Dans notre société, on voit en même temps une forme d'idolâtrie du corps et un profond mépris de ce même corps. Le corps n'est pas une propriété de la personne dont elle pourrait disposer comme d'un objet indépendant d'elle ; le corps est la personne. La manière dont je vis mon corps, dont j'établis par lui des relations avec mes semblables, soit me fait grandir en humanité, soit me déshumanise. Ce corps qui doit connaître la mort et la décomposition est cependant appelé à la gloire, dans la résurrection future. L'unité profonde de l'être humain, corps et âme, se retrouvera dans la résurrection.

L'âme étant immortelle, la mort ne peut avoir le dernier mot sur l'homme. Par son âme, l'homme *« se reconnaît supérieur aux éléments matériels »*... il est *« irréductible, soit à une simple parcelle de la nature, soit à un élément anonyme de la cité humaine. Par son intériorité, il dépasse en effet l'univers des choses »* (GS, 14).

Le Concile parle encore de l'intelligence de l'homme, de la conscience morale, de la liberté... Par son intelligence, l'être humain est capable d'atteindre la réalité des choses et pas seulement les phénomènes ; c'est-à-dire que mon intelligence est capable de voir ce qu'il y a derrière ce que je vois, ce que mes sens me renvoient et me permettent de découvrir des réalités qui ne sont pas immédiatement accessibles à mes sens. Cette intelligence s'accomplit dans la sagesse (cf. GS, 15).

À ce sujet, Benoît XVI met en garde contre une vision utilitariste de l'intelligence qui renonce à la quête la vérité, à l'amour de la vérité pour elle-même. C'est un piège qui enferme l'être humain.

La personne humaine a une conscience morale : *« La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre »* (GS, 16). On ne peut servir

l'homme sans respecter sa conscience, sans l'aider à développer sa conscience.

De même, le respect de la liberté de la personne est fondamental. *« La vraie liberté est en l'homme un signe privilégié de l'image divine. Car Dieu a voulu le laisser à son propre conseil pour qu'il puisse de lui-même chercher son Créateur et, en adhérant librement à lui, s'achever ainsi dans une bienheureuse plénitude. La dignité de l'homme exige donc de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, mû et déterminé par une conviction personnelle et non sous le seul effet de poussées instinctives ou d'une contrainte extérieure »* (GS, 17). Nous ne pouvons pas contraindre quelqu'un, même pour son bien.

Le don précieux de la liberté n'est pas toujours utilisé à bon escient : l'être humain depuis les origines a fait un mauvais usage de sa liberté, et celle-ci est blessée ; elle doit apprendre à se libérer de son penchant vers le mal. *« C'est donc en lui-même que l'homme est divisé... Le péché amoindrit l'homme lui-même en l'empêchant d'atteindre sa plénitude »* (GS, 13). Remettre l'homme debout ne relève pas du seul soutien matériel et humain ; il a besoin des secours de la grâce du Christ qui est mort et ressuscité pour lui.

Je termine sur cette vision chrétienne de l'homme, de tout homme, en citant deux passages importants de *« Gaudium et Spes »*, qui sont des clefs de compréhension de la personne humaine indispensables à qui veut s'engager au service de ses frères en humanité :

« En réalité, le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné. Adam, en effet, le premier homme était la figure de celui qui devait venir, le Christ Seigneur. Nouvel Adam, le Christ, dans la révélation même du mystère du Père et de son amour, manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation » (GS, 22).

Plus nous contemplons le Christ, depuis sa naissance jusqu'à sa mort sur la croix, sa résurrection, son ascension dans le ciel, plus nous connaissons l'homme et pouvons le servir de manière juste.

« ... L'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par le don désintéressé de lui-même » (GS, 24).

La loi du don est inscrite au plus profond de l'être de l'homme, et exprime, de la manière la plus juste, sa vocation en tant que personne humaine. Quand vous vous donnez, ça tire un peu, ça fatigue un peu, c'est pas facile parce que les relations inter personnes ne sont pas toujours faciles, mais cela vous fait grandir, car quand vous faites grandir vos frères et sœurs vous grandissez vous-même.

Ce que je vous dis là n'est qu'un résumé trop bref de la lumière que l'Église reçoit de la raison et de la Parole de Dieu sur l'être humain, lumière qu'Elle a le devoir de proposer au monde. Vouloir servir tout homme et tout l'homme sans cette lumière conduit à faire au moins des maladresses, au pire plus de mal que de bien.

2. Servir tout homme, dans sa vérité profonde

Quelles applications pratiques tirer de cette belle vision de la personne humaine ?

La haute dignité de toute personne humaine est un appel à avoir de la considération et du respect pour chacun, même le plus petit, le moins intéressant, le moins « gratifiant », celui qui n'a plus apparence humaine, le plus repoussant, celui qui semble déjà ne plus faire partie de notre monde : je pense aux personnes dans le coma, devant lesquelles on parle parfois à tort et à travers, alors que certaines peuvent entendre les conversations. Les personnes gravement handicapées, les malades d'Alzheimer peuvent percevoir mystérieusement si on les aime en vérité ou bien si on les enfonce un peu plus.

Une psychologue, Marie de Henzel, a beaucoup travaillé à la mise en place des soins palliatifs ; elle a mis par écrit ses expériences auprès de personnes en fin de vie : il y a là des témoignages bouleversants de personnes qui retrouvaient leur dignité, parce qu'elles étaient considérées pour elles-mêmes, et préparées dignement à leur mort naturelle. Un exemple : Une femme qui avait dû être une maîtresse femme était arrivée dans un service de soins palliatifs dans un état de négligence, de déshumanisation important ; sa famille n'arrivait pas à lui parler

de la gravité de son état et de la possibilité de sa mort prochaine ; on lui mentait gentiment, on voulait lui éviter d'avoir peur. Mais du jour où la question de la mort a été abordée avec elle, cette femme s'est comme retrouvée, et a préparé son départ prochain avec une grande dignité et maîtrise d'elle-même.

Le regard que nous portons sur l'autre le fait grandir ou au contraire le réduit à rien. Notre regard de chrétien ne s'arrête pas à l'apparence ; c'est un regard de foi qui considère l'autre dans sa dignité d'enfant de Dieu, et à la lumière de sa destinée ultime qui est de partager la gloire de Dieu dans la résurrection finale. Notre regard, notre attitude, nos paroles éventuelles doivent éviter d'être réducteurs : c'est-à-dire, de ne voir dans nos frères et sœurs qu'un malade, qu'un demandeur d'asile, qu'un sidéen, qu'un handicapé, quelqu'un qui vient nous quêter, un gêneur... Ils sont toujours plus que ce pour quoi ils nous sollicitent. Dans tous les cas le mensonge est à exclure, même pour faire plaisir, au nom d'une fausse compassion. Le chrétien qui veut servir son semblable doit découvrir la vraie compassion. Ce terme a pris de l'âge, voire même une connotation péjorative, mais il est en train de retrouver une nouvelle jeunesse. Compatir, c'est « souffrir avec », c'est partager les sentiments de l'autre, se faire solidaire de ce qu'il ressent, de ce qu'il vit, de ses souffrances. La compassion n'est pas seulement de l'émotion. Des émotions face à la misère du monde, il y a beaucoup de gens pour les éprouver devant leur poste de télévision, sans que cela les engage ; ils pleurent et ils désespèrent de la vie. La compassion véritable, au contraire, ouvre les yeux, le cœur, les mains, à l'autre, et engage à se faire proche de lui, à marcher avec lui, à le soulager par notre présence ou par des actions possibles. Il faut relire la parabole du bon Samaritain pour comprendre la vraie compassion, ou mieux encore, contempler la Vierge Marie au pied de la croix.

Quand un chrétien s'engage à servir ses frères et sœurs, il lui vient à la pensée l'attitude de Jésus lavant les pieds de ses disciples. « Vous m'appelez "Maître" et "Seigneur", et vous avez raison,

car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres» (Jean 13, 13-14). Pour laver les pieds de ses disciples, Jésus s'est mis plus bas qu'eux ! Servir l'autre m'invite à m'abaisser devant lui, à descendre dans sa misère qui sera toujours désagréable à appréhender, qu'elle soit matérielle, physique, morale, psychologique, ou spirituelle. Que l'on s'occupe d'un grand malade, d'un sans-domicile fixe, ou que l'on confesse un pécheur, il faut accepter que nos sens et nos sentiments soient éprouvés par leur misère. Mais l'amour nous permet de voir plus loin, et de ne pas les réduire à ces misères qui les touchent et voilent leur véritable beauté et leur dignité. Dans certaines maisons de retraite ou dans certaines chambres d'hôpital, dans certains centres d'accueil, les odeurs peuvent être nauséabondes et repoussantes, mais l'amour permet d'aller plus loin, jusqu'au cœur de ces frères et sœurs éprouvés. Ce n'est pas la misère qui nous attire vers les autres, mais leur beauté cachée à restaurer. Plus nous fréquentons les plus pauvres, les plus démunis, plus nous découvrons leur beauté cachée qui suscite en nous émerveillement et prise de conscience de nos propres misères. En nous abaissant devant eux, en descendant dans leurs misères, nous descendons dans nos propres misères, et nous voyons grandir en nous une solidarité intérieure toujours plus forte avec l'humanité dans ses petites et ses grandeurs. Cela peut faire peur, au début, mais peu à peu c'est un sentiment de paix qui envahit le cœur, et un sentiment d'émerveillement en découvrant des trésors insoupçonnés dans les cœurs humains. Nous découvrons Dieu présent d'une manière toute particulière, et nous comprenons que la transformation du monde se joue là, dans ces relations toutes simples, dans ces petits gestes, dans le fait d'accepter de recevoir des plus pauvres et de se laisser apprivoiser par eux.

Si l'Église se doit de défendre les plus petits auprès des pouvoirs publics, en rappelant avec force leur dignité, leurs droits, les chrétiens ne peuvent se contenter de déclarations. Ils

sont invités à se faire proches, à marcher avec, à se laisser transformer par ce contact avec les personnes démunies, en situation de faiblesse, à donner à voir les signes d'un monde nouveau où les cœurs, purifiés au contact des plus pauvres, dépouillés de toute prétention et orgueil, libèrent en eux des capacités nouvelles d'aimer et de créer une vraie fraternité.

Servir tout homme et tout l'homme, selon la vérité de son être, tel que nous l'a révélé le Christ, incite les chrétiens à être attentifs à sa dimension relationnelle.

Il ne s'agit pas tant de faire pour notre prochain que d'entrer en relation avec lui. C'est un vrai travail d'apprivoisement qui demande du temps et de la patience ; en effet, il faut apprendre à se faire confiance mutuellement. Certaines personnes sont tellement blessées, tellement enfoncées dans la solitude, qu'elles se sont repliées sur elles-mêmes, et ne s'ouvrent pas spontanément. Ceux qui viennent à leur rencontre doivent faire preuve de beaucoup de délicatesse, beaucoup de patience, pour qu'un dialogue puisse s'établir.

« Une des pauvretés les plus profondes que l'homme puisse expérimenter, écrit le Pape Benoît XVI dans son encyclique Caritas in veritate, est la solitude. Tout bien considéré, les autres formes de pauvreté, y compris les pauvretés matérielles, naissent de l'isolement, du fait de ne pas être aimés ou de la difficulté d'aimer » (§ 53).

La solitude est *« grande cause nationale »*, cette année en France, grâce au travail de sensibilisation de la Société Saint Vincent de Paul. Plusieurs millions de Français disent souffrir de solitude. Au cœur de nos cités si peuplées, dans un métro bondé, même en famille on peut souffrir de solitude, parce qu'il n'y a pas de vraies relations, ou que ces relations sont déficitaires. Avec les nouveaux moyens de communication, on peut avoir des réseaux très importants et se sentir seul.

Il est plus facile de donner de l'argent aux pauvres, de faire des choses pour les pauvres que d'entrer en relation. Cela demande de dépasser la peur de l'autre, et de se laisser surprendre par lui. Cependant, la rencontre

est le seul chemin pour un service authentique de l'autre.

La relation à l'autre doit être gratuite, une relation qui fait grandir la liberté mutuelle ; une relation qui n'accapare pas, qui ne met pas l'autre en dépendance de soi. C'est une relation qui au contraire ouvre la personne aux autres, qui lui permet de trouver sa place dans un groupe, une communauté, et dans la société. Servir l'autre, c'est le mettre progressivement en relation avec d'autres, avec l'humanité tout entière. Ainsi, même un grand malade, même une personne en fin de vie, peut retrouver une solidarité avec les autres, se sentir membre à part entière de la grande famille humaine. On aide une personne à grandir en humanité lorsqu'on l'aide à retrouver la logique du don, sa vocation profonde à faire de sa vie, et même de ses épreuves, un don à Dieu et aux autres. La mise en relation fait partie du service du prochain. Nos paroisses doivent être des ateliers de relations, des laboratoires de relations, qui ont pour source et fondement la relation que Dieu a voulu établir avec tout homme en Jésus-Christ, et la relation qu'en retour nous voulons établir avec Lui par Jésus-Christ. Nos paroisses sont appelées à devenir de vraies familles où tout être humain peut se sentir accueilli, aimé pour lui-même. Servir la relation va jusqu'à la mise en relation avec Dieu, si l'on considère la personne dans sa dimension spirituelle. En priant pour ceux envers qui nous nous engageons déjà, d'une certaine manière, nous les mettons en relation avec Dieu. Bien souvent il ne sera

pas possible de leur parler de Dieu, au moins au début de la relation. Mais si cette relation dure, il serait étonnant que dans le partage et la connaissance mutuelle, il n'apparaisse jamais que l'on croit et que l'on agit au nom de sa foi. Il serait tout aussi étonnant que la question du sens de la vie ne soit jamais abordée.

Je n'ai fait qu'ouvrir quelques pistes sur ce thème : « *Face aux précarités, l'Évangile nous presse... de nous mettre au service de tout homme et de tout l'homme* ». Pour approfondir ce thème, je ne peux que vous encourager à reprendre la Constitution apostolique « *Gaudium et Spes* », et à vous plonger dans la Doctrine sociale de l'Église, pour vous enrichir de cette lumière du Christ sur l'être humain, sur l'humanité tout entière, et sur les conséquences à en tirer pour notre vie de tous les jours et pour nos engagements. Dans un monde qui perd le sens de l'homme parce qu'il perd le sens de Dieu, un monde tenté par la désespérance, englué dans une culture de mort, mais aussi dans un monde en attente, la mission de l'Église est de dire, à temps et à contretemps, la beauté de l'homme, la grandeur de sa dignité, la haute vocation de la famille humaine, et de poursuivre avec persévérance son engagement concret auprès des plus pauvres. Le Christ s'est fait proche de tout homme, et l'Église ne cesse de se faire proche de tout homme pour que, dans le Christ, il découvre le sens de sa vie.

† Guy de Kerimel
évêque de Grenoble-Vienne

